l'hypothèse de l'énonciation sans énonciateur dans les phrases du style indirect libre soit infalsifiable. Pour réfuter l'hypothèse de Banfield, il faudrait prouver non seulement que l'intervention d'un narrateur qui se désigne par « je » est possible dans les phrases du style indirect libre de tel ou tel récit particulier³¹, mais encore qu'elle est systématiquement possible dans la langue et donc formalisable dans la grammaire de cette langue.

LE RÉDUCTIONNISME DE LA THÉORIE NARRATIVE

Cette troisième et dernière partie concerne la question de savoir quels sont les éléments qui, dans le texte littéraire, et particulièrement dans le texte narratif, relèvent de la langue, et donc de la compétence du linguiste, et quels sont ceux qui ne relèvent que de lui seul. Je laisse de côté la narratologie genettienne, qui ne s'est jamais intéressée à la « langue du récit » (je rappelle que c'est le titre de l'ouvrage de Rivara³²). En revanche, j'étudierai successivement la narratologie énonciative de Rivara et la théorie du récit et du style indirect libre d'Ann Banfield.

Le caractère réductionniste de la narratologie énonciative de Rivara apparaît d'abord dans l'affirmation que « la narration, activité productrice des récits, n'est rien d'autre qu'une énonciation d'un type particulier, l'énonciation narrative, caractérisée par une *situation d'énonciation* tout à fait spécifique » (Rivara, 2000, p. 21), et dans la formulation de deux thèses, à savoir : a) « A l'exception du temps, [...] les catégories de la narratologie (mode, voix, point de

Dans sa forme naïve, dans sa forme affective, la certitude du réaliste procède d'une joie d'avare » (Bachelard, 1993, p. 158). La « psychanalyse du réaliste » fait partie de la dénonciation des obstacles épistémologiques.

31. Voir, par exemple, McHale (1983), notamment pp. 37-38. Cet article fait l'objet d'un ajout en forme de post-scriptum dans la bibliographie de Genette (1983), p. 119.

32. Voir aussi Rivara (2000), p. 12 et *passim*. On ne confondra pas le recours à la linguistique, à ses concepts et à ses méthodes, et ce que Genette (1972, p. 75) appelle lui-même la « métaphore linguistique », qui préside au choix des termes de « temps », de « mode » et de « voix » pour désigner les catégories de la narratologie.

vue) ne peuvent être définies qu'après une analyse proprement linguistique de l'énonciation », et b) « Les échecs et insuffisances de la narratologie contemporaine, la confusion qui entoure le terme de "focalisation", les efforts infructueux pour établir une typologie même sommaire des récits ne sont dus qu'à l'absence d'une linguistique énonciative indispensable à l'étude de la narration littéraire » (*ibid.*, p. 22). Il est réaffirmé à plusieurs reprises, par exemple dans le chapitre intitulé « L'énonciation du récit », qui contient une nouvelle révision de l'opposition entre « histoire » et « discours » posée par Benveniste³³ : « Si l'on prenait au pied de la lettre l'affirmation de Benveniste selon laquelle, dans un texte narratif ou historique, "personne ne parle", on aboutirait à la conclusion que la linguistique énonciative est incapable de rendre compte de ce genre de texte » (*ibid.*, p. 146). Je signale cependant qu'il existe d'autres définitions de l'énonciation, qui, n'étant pas fondées sur le couple énonciateur-situation d'énonciation, permettent de rendre compte des textes « historiques » ou « narratifs » dans le cadre de la linguistique énonciative³⁴. Mais ce qu'il me paraît plus important de faire remarquer, dans la perspective épistémologique qui est la mienne, c'est que le programme de la narratologie énonciative de Rivara repose sur une série de réductions peu ou mal justifiées (comme la réduction de la fiction au « repérage fictif ») et qu'il laisse apparaître de réelles contradictions ; ainsi à la p. 307 :

En dehors de cas très rares [...], le narrateur anonyme n'a pas le pouvoir de se désigner ou de se décrire comme une personne. Inversement, il est pourvu, on l'a dit, de pouvoirs qui n'appartiennent pas à un énonciateur (à moins que l'on ne veuille faire de la linguistique l'étude d'un langage proprement surhumain) (Rivara, 2000, p. 307).

33. La première tentative en ce sens est due à Genette (1966, rééd. 1981), pp. 165-169 ; voir également Genette (1983), p. 68 (cité par Rivara, 2000, p. 50).

34. Voir Ducrot (1984), p. 179 : « Ce que je désignerai par ce terme, c'est l'événement constitué par l'apparition d'un énoncé [...] Je ne dis pas que l'énonciation, c'est l'acte de quelqu'un qui produit un énoncé : pour moi, c'est simplement le fait qu'un énoncé apparaisse [...] » (cité par Philippe, 2002b, p. 26).

On ne peut pas soutenir tout le long d'un ouvrage de trois cents pages que l'auteur et le narrateur du récit sont des énonciateurs, identifiables respectivement au « locuteur » et à l'« énonciateur fictif » de la théorie de Culioli, et laisser entendre pour finir que le narrateur des récits à la troisième personne n'est pas un énonciateur — car on ne voit pas ce que pourrait être un langage « proprement sur-humain ». Cette conception n'est pas scientifique et ne se prête à aucune investigation de cet ordre³⁵.

Ann Banfield, elle aussi, est réductionniste, bien qu'elle n'emploie jamais le terme : « Il ne peut [...] y avoir de théorie littéraire formelle qui ne soit en un sens une théorie linguistique » (Banfield, 1983, p. 230, je traduis). Mais là où elle se distingue de Rivara, c'est dans le souci qu'elle a d'explicitier et de décrire systématiquement les étapes qui conduisent à cette position réductionniste³⁶.

Ann Banfield rappelle tout d'abord l'importance de la distinction entre « compétence » et « performance » dans la théorie linguistique³⁷ et pose la question suivante : est-il possible de concevoir un modèle de la compétence littéraire, distinguée de la performance que constituent les textes ? L'idée d'une compétence littéraire ne doit pas étonner : par compétence littéraire, on peut entendre simplement la capacité qu'ont certains locuteurs à produire des textes littéraires identifiables comme tels et celle qu'ont d'autres locuteurs à comprendre et à interpréter ces textes³⁸. Ann Banfield estime cependant que cette conception de la compétence littéraire est trop vague : la plupart des facteurs dont dépendent la

35. Voir Kuroda (1979a), p. 256 (sur les problèmes linguistiques et épistémiques posés par la notion de narrateur omniscient).

36. Voir l'introduction de Banfield (1982, trad. fr. 1995), pp. 25-50 ; voir également Banfield (1983).

37. Voir Chomsky (1971), pp. 12-30. La compétence se définit comme « la connaissance que le locuteur-auditeur a de sa langue » ; la performance, comme « l'emploi effectif de la langue dans des situations concrètes » (*ibid.*, p. 13). Cette distinction est ce qui fonde la possibilité d'une théorie linguistique formelle, non fonctionnaliste.

38. Cette partie de la compétence littéraire peut être simulée par ordinateur. Voir les travaux du Groupe de recherches en sciences cognitives de l'Université de New York à Buffalo, dans Duchan, Bruder et Hewitt, éd. (1995).

création et la compréhension ou l'interprétation des textes ne présentent pas de régularités et échappent par conséquent à toute tentative de représentation formelle. « Ce qu'il faut, écrit-elle, c'est une abstraction par rapport aux données particulières du texte littéraire qui [...] soit l'équivalent de ce qu'est la phrase par rapport à l'énoncé dans la théorie de Chomsky » (*ibid.*, p. 203, je traduis). Pour Ann Banfield, le style (ou ce qu'elle appelle aussi la « langue de la narration » ou la « langue de la fiction ») fournit le type d'abstraction recherchée, le style étant, comme la phrase, une notion que les locuteurs possèdent intuitivement et une notion qui peut recevoir une définition ou une description précise dans la théorie littéraire. En contrepartie, tout ce qui n'est pas le style est renvoyé du côté de la performance : c'est là que des disciplines comme l'histoire littéraire, la critique sous toutes ses formes et même la stylistique, au sens courant, reprennent leurs droits. Ann Banfield, pour sa part, se concentre sur l'étude d'une sous-catégorie du style, le style indirect libre (ou les « paroles et les pensées représentées » dans sa propre terminologie³⁹). Comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, l'étude du style indirect libre, défini comme paroles ou comme pensées représentées, permet de trancher en faveur de la théorie non-communicationnelle du récit, qui distingue parmi les phrases du récit celles qui sont avec et celles qui sont sans sujet énonciateur, contre la théorie communicationnelle et en particulier la narratologie.

Nous avons vu également que le comportement des éléments et des constructions caractéristiques du style indirect libre est exprimable à l'aide du symbole E, qui permet de rendre compte du rapport d'implication entre un sujet et l'expression d'une subjectivité : « 1 E / 1 "je" » dans les phrases du discours ordinaire, par exemple dans la phrase rapportée au discours direct ; « 1 E / 1 SOI » dans les phrases du style indirect libre qui ne comportent pas de « je ». Le symbole ou l'entité E fait partie de l'ontologie de la théorie d'Ann Banfield (et de celle de Jean-Claude Milner, qui la reprend à son compte dans *De la syntaxe à l'interprétation*) : pour eux, l'entité E existe, elle constitue un élément de la réalité linguistique. Mais cette conception est loin de faire l'unanimité parmi les linguistes. Cer-

39. Adaptée de celle de Jespersen (1924, trad. fr. 1971). Voir Banfield (1978) et (1995), p. 421, n. 14. Jusqu'à une date récente, la langue anglaise ne disposait pas de terme largement reconnu pour désigner ce style.

tains, comme Antoine Culioli, voient dans le symbole E un pur artefact théorique⁴⁰. D'autres, comme Nicolas Ruwet, dans le cadre d'un débat avec Jean-Claude Milner, avancent un certain nombre d'arguments contre le recours à l'élément E et contre l'idée d'en faire le symbole initial de la grammaire⁴¹. Dans ces conditions, le moins que l'on puisse dire est que l'affirmation d'Ann Banfield selon laquelle le comportement des éléments et des constructions caractéristiques du style indirect libre fait partie de la langue et est formalisable dans la grammaire de cette langue, cette affirmation est inséparable de l'élaboration d'une « autre grammaire⁴² », c'est-à-dire d'une autre conception de la langue⁴³.

Pour terminer sur ce point, je dirai qu'il y a tout de même une supériorité indéniable de la théorie d'Ann Banfield par rapport à d'autres théories narratives et en particulier la narratologie⁴⁴, qui tient au fait qu'elle est la seule à proposer une explication du rôle de l'écrit, par opposition à l'oral, dans la production et accessoirement dans la réception des récits. Dans la théorie d'Ann Banfield, c'est par l'écriture, au sens de la composition écrite et loin de toute idée de transcription de l'oral, qu'une forme telle que le style indirect

40. Voir Culioli (1976, rééd. 1999), pp. 59-61. Il est à noter que la critique de Culioli ne concerne que Banfield (1973).

41. Parmi ces arguments, on peut mentionner des arguments syntaxiques (« L'expansion de E selon Banfield est, syntaxiquement, un fourre-tout », Ruwet, 1982, p. 298) et d'autres qui concernent l'association des particularités syntaxiques de E, en particulier celle de n'être jamais subordonné, et du principe d'interprétation, reformulé par Milner, selon lequel les E expriment nécessairement un affect du sujet d'énonciation (*ibid.*, p. 299 et p. 314). En conclusion, Ruwet propose de revenir à une approche dérivationnelle de la question des « expressions ».

42. Milner (1978), p. 334, reconnaît implicitement cette différence lorsqu'il parle d'« une grammaire qui fait usage du concept E d'Ann Banfield ».

43. Je précise que ces remarques n'annulent pas la portée falsifiante de la démonstration d'Ann Banfield, présentée dans la deuxième partie de cet article.

44. Pour une critique de l'interaction orale considérée comme modèle ou comme mode de communication par défaut, voir Fludernik (1993), pp. 58-65. Voir également sa critique de la métaphore de la voix dans Fludernik (2001), p. 619 et *sq.*

libre peut être réalisée dans la performance. Ceci se relie au constat, déjà opéré par certains linguistes⁴⁵ et corroboré par les réflexions de certains écrivains et critiques⁴⁶, que l'écriture est le facteur extra-linguistique qui permet l'effacement de l'auteur en tant qu'énonciateur dans le récit.

*

Il faut revoir ou du moins relativiser nos modèles d'analyse des récits de fiction. Comme l'écrit Bachelard, « à l'usage, les idées se valorisent indûment. Une valeur en soi s'oppose à la circulation des valeurs. C'est un facteur d'inertie pour l'esprit » (Bachelard, 1993, p. 17). L'idée que tout récit a un narrateur fictif, qui peut à tout moment se désigner par « je », est une idée trop fortement valorisée dans la narratologie. En cela, elle s'oppose à la rectification des erreurs et à la circulation même des idées. En outre, en renonçant à l'hypothèse du narrateur dans tous les récits, on se rend, je crois, plus à même de faire avancer la réflexion sur l'activité cognitive du lecteur dans le cas des récits de fiction⁴⁷.

Sylvie PATRON

45. Voir à nouveau Benveniste (1966) et Simonin-Grumbach (1975), entre autres.

46. On pense bien sûr aux réflexions de Maurice Blanchot : voir Blanchot (1955), notamment pp. 20-23, et (1969). Voir aussi Banfield (1986) et (1998), deux articles consacrés en partie ou en totalité à l'œuvre de Blanchot.

47. J'en veux pour preuve les difficultés de Schaeffer (1999) (notamment pp. 255-256 et 269-270) pour concilier la narratologie et l'apport de la psychologie cognitive à la connaissance de la fiction. Pour une théorie plus aboutie des processus cognitifs associés à la lecture du récit de fiction, voir Duchan, Bruder et Hewitt, éd. (1995) (cet ouvrage n'est pas mentionné dans la bibliographie de Schaeffer, 1999).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARON, P., SAINT-JACQUES, D., VIALA, A., éd. (2002), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF.
- AUTHIER, J. (1978), « Les formes du discours rapporté. Remarques syntaxiques et sémantiques à partir des traitements proposés », *DRLAV*, n° 17, pp. 1-87.
- BACHELARD, G. (1993 [1938]), *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Librairie philosophique Jean Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », rééd. 2004.
- BANFIELD, A. (1973 [1973]), « Le style narratif et la grammaire du discours direct et indirect », trad. M. Ronat, *Change*, n° 16-17, pp. 188-226.
- (1978), « The formal coherence of represented speech and thought », *PTL*, vol. III, n° 2, pp. 289-314.
- (1979a [1978]), « Où l'épistémologie, le style et la grammaire rencontrent l'histoire littéraire : le développement de la parole et de la pensée représentées », trad. D. Bègue, *Langue Française*, n° 44, pp. 9-26.
- (1979b), « The nature of evidence in a falsifiable literary theory », in Lang, B., éd., *The Concept of Style*, Philadelphie, Penn., Cornell University Press / University of Pennsylvania Press, pp. 183-211.
- (1981), « Reflective and non-reflective consciousness in the language of fiction », *Poetics Today*, vol. II, n° 2, pp. 61-76.
- (1983), « Linguistic competence and literary theory », in Fisher, J., éd., *Essays on Aesthetics. Perspectives on the Work of Monroe C. Beardsley*, Philadelphie, Temple University Press, 1983, pp. 201-233.
- (1986 [1985]), « L'écriture, la narration et la grammaire du français », trad. A. Banfield, *Cahiers du département des langues et des sciences du langage* de l'Université de Lausanne, coll. « Linguistique et littérature », n° 2, pp. 3-27.
- (1987), « Describing the unobserved : events grouped around an empty centre », in Fabb, N., Attridge, D., Durant, A., et MacCabe, C., éd., *The Linguistics of Writing. Arguments between Language and Literature*, Manchester, Manchester University Press, pp. 265-285.
- (1991), « L'écriture et le non-dit », *Diacritics*, vol. XXI, n° 4, pp. 21-31.
- (1995 [1982]), *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, trad. C. Veken, Paris, Le Seuil.
- (1998), « The name of the subject : the "il" ? », *Yale French Studies*, n° 93, 1998, pp. 133-174.
- (2001a), « Le nom propre du réel », in Marandin, J.-M., éd., *Cahier Jean-Claude Milner*, Paris, Verdier, pp. 229-266.
- (2001b), « A grammatical definition of the genre "novel" », en ligne sur le site www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Polyphonie_IV/Banfield_IV.htm
- BENVENISTE, É. (1966 [1959]), « Les relations de temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, vol. I, Paris, Gallimard, rééd. coll. « Tel Quel », 1976, 2002, pp. 237-250.
- BLANCHOT, M. (1955), *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, rééd. coll. « Folio-Essais », 1988, 2003.
- (1969), « La voix narrative (le "il", le neutre) », *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, pp. 556-567.
- CHOMSKY, N. (1971 [1965]), *Aspects de la théorie syntaxique*, trad. J.-C. Milner, Paris, Le Seuil, coll. « L'Ordre philosophique ».
- COHN, D. (2001 [1999]), *Le Propre de la fiction*, trad. C. Hary-Schaeffer, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».
- CULIOLI, A. (1999a), *Pour une linguistique de l'énonciation*, vol. III : *Domaine notionnel*, Paris, Gap, Ophrys, coll. « L'Homme dans la langue ».
- (1999b [1976]), « Comment tenter de construire un modèle logique adéquat à la description des langues naturelles », *Pour une linguistique de l'énonciation*, vol. II : *Formalisation et opérations de repérage*, Paris, Gap, Ophrys, coll. « L'Homme dans la langue », pp. 53-66.
- DANON-BOILEAU, L. (1982), *Produire le fictif. Linguistique et écriture romanesque*, Paris, Klincksieck.
- DOMINICY, M. (1991), « Sur l'épistémologie de la poétique », *Histoire Epistémologie Langage*, vol. XIII, n° 1, pp. 151-174.
- DUCHAN, J., BRUDER, G. A., HEWITT, L. E., éd. (1995), *Deixis in Narrative. A Cognitive Science Perspective*, Hillsdale, N. J., Lawrence Erlbaum Associates Inc.
- DUCROT, O. (1984), *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit, coll. « Propositions ».
- FLUDERNIK, M. (1993), *The Fictions of Language and the Languages of Fiction. The Linguistic Representation of Speech and Consciousness*, Londres et New York, Routledge.
- (2001), « New wine in old bottles ? Voice, focalization, and new writing », *New Literary History*, n° 32, pp. 619-638.
- FUSILLO, M. (1991 [1989]), *Naissance du roman*, trad. M. Abrioux, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».
- GALBRAITH, M. (1995), « Deictic shift theory and the poetics of involvement in narrative », in Duchan, J., Bruder, G. A., et Hewitt, L. E., éd., *Deixis in Narrative. A Cognitive Science Perspective*, op. cit., pp. 19-59.
- GENETTE, G. (1966), « Frontières du récit », *Communications*, n° 8 : « Recherches sémiologiques. L'analyse structurale du récit », rééd. Paris, Le Seuil, coll. « Points-Essais », 1981, pp. 49-69.

- (1972), « Discours du récit. Essai de méthode », *Figures III*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».
- (1983), *Nouveau discours du récit*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».
- (1986), préface à K. Hamburger, *Logique des genres littéraires* (cf. Hamburger, 1986), pp. 7-16.
- (1991), « Récit fictionnel et récit factuel », *Fiction et diction*, Paris, Le Seuil, rééd. coll. « Points-Essais », 2004, pp. 141-168.
- HAMBURGER, K. (1986 [1957]), *Logique des genres littéraires*, trad. P. Cadot, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».
- JESPERSEN, O. (1971 [1924]), *La Philosophie de la grammaire*, trad. A. M. Léonard, Paris, Minuit, coll. « Arguments ».
- KURODA, S.-Y. (1975), « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration », trad. T. Fauconnier, in Kristeva, J., Milner, J.-C., Ruwet, N., éd., *Langue, discours, société. Pour Emile Benveniste*, Paris, Le Seuil, pp. 260-293.
- (1979a [1973]), « Où l'épistémologie, la grammaire et le style se rencontrent : examen d'un exemple japonais », trad. C. Braconnier, *Aux quatre coins de la linguistique*, Paris, Le Seuil, coll. « Travaux linguistiques », pp. 235-259.
- (1979b), « Grammaire et récit », trad. C. Braconnier, *ibid.*, pp. 261-271.
- (1979c), « Some thoughts on the foundations of the theory of language use », *Linguistics and Philosophy*, n° 3, pp. 1-17.
- LEJEUNE, P. (1980), « L'autobiographie à la troisième personne », *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », pp. 32-58.
- MATHIEU-COLAS, M. (1986), « Frontières de la narratologie », *Poétique*, n° 65, pp. 91-110.
- MCHALE, B. (1983), « Unspeakable sentences, unnatural acts. Linguistics and poetics revisited », *Poetics Today*, vol. IV, n° 1, pp. 17-45.
- MILNER, J.-C. (1978), *De la syntaxe à l'interprétation. Quantités, insultes, exclamations*, Paris, Le Seuil, coll. « Travaux linguistiques ».
- PHILIPPE, G. (2002a), « Le débat sur le style indirect libre », *Sujet, verbe, complément. Le moment grammatical dans la littérature française (1890-1940)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », pp. 67-84.
- (2002b), « L'appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur », in Amossy, R., éd., *Pragmatique et analyse des textes*, Tel-Aviv, Université de Tel-Aviv, pp. 17-34.
- POPPER, K. R. (1973 [1934]), *La Logique de la découverte scientifique*, trad. N. Thyssen-Rutten et P. Devaux, Paris, Payot, rééd. 1989.
- PRINCE, G. (1973), « Introduction à l'étude du narrataire », *Poétique*, n° 14, pp. 178-196.

- QUANG PHUC DONG (1969), « Phrases anglaises sans sujet grammatical apparent », *Langages*, n° 14, pp. 44-51.
- RIVARA, R. (2000), *La Langue du récit. Introduction à la narratologie énonciative*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémantiques ».
- RUWET, N. (1982 [1977]), « Grammaire des insultes », *Grammaire des insultes et autres études*, Paris, Le Seuil, coll. « Travaux linguistiques », pp. 239-314.
- SCHAEFFER, J.-M. (1999), *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».
- SHELLINGER, P., éd. (1998), *Encyclopedia of the Novel*, vol. I et II, Chicago et Londres, Fitzroy Dearborn Publishers.
- SEARLE, J. R. (1982 [1975]), « Le statut logique du discours de la fiction », *Sens et expression*, trad. J. Proust, Paris, Minuit, coll. « Le Sens commun », pp. 101-119.
- SIMONIN-GRUMBACH, J. (1975), « Pour une typologie des discours », in Kristeva, J., Milner, J.-C., Ruwet, N., éd., *Langue, discours, société. Pour Emile Benveniste, op. cit.*, pp. 85-121.
- TODOROV, T. (1969), *Grammaire du Décaméron*, La Haye, Mouton.

Je profite d'une dernière correction pour signaler la parution de la Routledge Encyclopedia of Narrative Theory, D. Herman, M. Jahn et M.-L. Ryan, éd., Londres et New York, Routledge, 2005 (elle contient notamment un article de A. Banfield intitulé « No-narrator Theory »).